

agriculture de luxe ; il lui faut d'abord comparer rigoureusement la dépense avec le bénéfice certain, par le moyen d'une comptabilité régulière. Il est un précepte qu'il ne faut pas mettre en oubli, c'est celui-ci : " Qu'il est aussi nuisible de trop bien cultiver, qu'il est utile de bien cultiver. " C'est-à-dire qu'il ne faut pas exiger du sol plus qu'il ne peut réellement produire.

Pour éviter le retour périodique plus ou moins fréquent des mêmes plantes sur le même champ, le cultivateur doit prendre en considération la nature plus ou moins épuisante de chaque végétal, d'après son organisation et sa végétation particulières, et d'après le mode de culture auquel il peut être soumis.

Si le cultivateur est quelque peu observateur, il saura que les plantes ne tirent pas seulement leur nourriture de la terre dans laquelle elles sont implantées, mais aussi en grande partie de l'atmosphère. Les racines, par ce fait, ne sont donc pas les seuls organes qui transmettent aux végétaux leur nourriture ; car ceux-ci au moyen de leurs feuilles ou de leurs rameaux soutirent de l'atmosphère, les principes alimentaires qui lui conviennent. L'expérience démontre également que les végétaux n'empruntent pas tous et en tout temps, dans une proportion égale leur nourriture, de la terre et de l'atmosphère. Relativement à leur conformation extérieure et à l'époque de leur végétation ils absorbent plus de l'une que de l'autre.

Il est de croyance générale, que plus le tissu des tiges et des feuilles des végétaux est lâche et poreux, plus ils sont dans l'état herbacé, moins ils empruntent à la terre ; qu'au contraire plus ce tissu est lisse, serré et ligneux, plus ils approchent de leur maturité et du perfectionnement de leurs semences ; plus encore le poids de ces semences farineuses ou huileuses est considérable, comparative-ment aux autres plantes, plus aussi la terre leur fournit de principes nutritifs.

L'expérience apprend aussi que plus les végétaux sont exposés de toutes parts aux influences atmosphériques, et plus la terre est remuée auprès de leurs racines et accumulée autour de leurs tiges pendant leur accroissement, moins le sol sur lequel ils croissent s'en trouve épuisé.

D'après ces faits, il est donc présumable que l'organisation et le mode de culture de chaque plante, doivent avoir une grande influence sur le plus ou moins d'épuisement de la terre à laquelle elle est confiée.

A l'appui de ce que nous venons de dire, la plupart des plantes nous fournissent de nombreux exemples. Ainsi, les plantes de la famille des graminées, notamment le blé, l'orge, l'avoine et le seigle qui sont plus particulièrement cultivés pour leurs grains. Ces grains farineux qui contiennent beaucoup de carbone, ont un poids supérieur à celui de toutes les autres parties constituantes du végétal ; le tissu des tiges et des feuilles rares et sèches de ces plantes est généralement serré, et devient dur et pailleux à l'époque de leur floraison ; il se resserre et se dessèche de plus en plus jusqu'à ce que le grain soit complètement mûr : il est alors peu propre à puiser sa nourriture dans l'atmosphère ; la terre devient donc dans cette condition l'unique ressource de la plante ; ses racines nombreuses et chevelues, traçantes et très divisées, épuisent la terre. Les débris que la culture ordinaire de ces graminées laisse sur le sol sont peu abondants ; leurs tiges et leurs feuilles dures et sèches, sont enlevées en totalité, et la faible quantité de chaume qui se décompose lentement lorsqu'il se trouve abandonné à lui-même, est une faible restitution comparée à ce que les grains ont soutiré de la terre pour atteindre leur complète maturité. Ces céréales épuisent nécessairement la terre et leur fréquent retour sur un même champ lui devient préjudiciable.

Au contraire, toutes les fois que quelques-unes de ces céréales sont fauchées en vert ou consommées sur place avant l'époque de leur floraison, ou à cette époque, ayant soutiré très peu de la terre, en y laissant des débris qui se convertissent en terre végétale, elles deviennent en cet état plus utiles que nuisibles à la terre qu'elles purgent des plantes nuisibles qui ayant germé en même temps et se trouvent par ce moyen détruites. — (A suivre.)

A l'école vétérinaire de Québec.

La semaine dernière a eu lieu à l'école vétérinaire de la rue Desjardins, à Québec, tenue sous la direction de M. le Dr Couture, la séance de clôture de l'année scolaire 1891-92 et la distribution des diplômes par l'hon. M. Joly, président du Conseil d'agriculture. Voici les noms des élèves qui ont reçu leur diplôme de médecin vétérinaire : M. Th. A. Lemieux, à qui on a décerné en outre deux prix de distinction : une médaille d'or offerte par le Conseil d'agriculture, et un magnifique volume présenté par M. le directeur de l'école ; M. Léonidas Poulin et M. Réginald St-Germain Lindsay, M. Art. Roy ont